



AFFRANCHIES

ENTRETIEN AVEC

ISABELLE REIHER

MARRAINE D’AFFRANCHIES#2



ISABELLE REIHER

**DIRECTRICE DU CENTRE DE CRÉATION
CONTEMPORAINE OLIVIER DEBRÉ DE TOURS**



« J'ai été assez séduite par l'idée de ce marrainage et très sensible au fait que des professionnelles accompagnent des plus jeunes dans leur parcours afin de leur donner confiance et expérience. »

« [...] un dispositif comme celui-ci m'aurait permis d'aller plus vite et surtout d'aller au fond des choses grâce à l'expérience partagée d'une autre professionnelle. »

« Je pense que la place des femmes dans le milieu culturel est importante et essentielle. »

« [...] prendre soin, c'est savoir se mettre d'égal à égal. »

AFFRANCHIES ET VOUS

- Vous êtes marraine de la deuxième édition du programme de mentorat Affranchies!. Pourquoi avoir accepté ce rôle ?

Je ne connaissais pas du tout ce programme à la base. J'ai été assez séduite par l'idée de ce marrainage et très sensible au fait que des professionnelles accompagnent des plus jeunes dans leur parcours afin de leur donner confiance et expérience. J'ai trouvé ça extrêmement intéressant car je suis aussi à un moment dans ma carrière où je me souviens de mes débuts.

Il y a donc deux raisons pour lesquelles j'ai accepté :

La première est que j'ai vraiment eu beaucoup d'attrait pour le fond du projet, de part son contenu et ses objectifs qui sont importants pour les femmes, aujourd'hui, dans la vie professionnelle. Le fait d'être accompagné par quelqu'un qui a plus d'expérience que soi, de partager du concret, dans une démarche profondément humaine, sur un temps assez long permettant d'amener une vraie authenticité dans la relation, c'est très précieux. Il existe d'autres formes d'accompagnement, mais, c'est souvent un peu artificiel et on est souvent laissé à soi-même.. Avec Affranchies, c'est plus profond et j'y suis vraiment sensible.

La deuxième raison, c'est que ce programme de mentorat est ouvert aux arts visuels en plus des autres secteurs culturels, j'ai donc vraiment été sensible au fait que l'on vienne me chercher pour ça.

- Auriez-vous aimé participer à ce type de dispositif à vos débuts ?

Oui justement, j'ai eu un parcours un peu chaotique dont on reparlera plus tard. Je me suis posée énormément de questions, j'ai commencé par une formation en droit puis je me suis ensuite redirigée vers l'histoire de l'art. J'ai quitté le Canada, mon pays de naissance, pour étudier en France où je ne connaissais personne... J'étais toute seule et un peu perdue. Si j'avais pu participer à ce type de dispositif, j'aurais gagné énormément de temps.. Évidemment, j'ai fini par m'en sortir, en allant vers les gens et en faisant beaucoup de stages mais c'est vrai qu'un dispositif comme celui-ci m'aurait permis d'aller plus vite et surtout d'aller au fond des choses grâce à l'expérience partagée d'une autre professionnelle.

- Affranchies! est un dispositif qui aide les femmes à s'insérer dans le secteur culturel en Centre-Val de Loire. Que pensez-vous de la place qu'occupe les femmes dans le milieu et du développement de ce type de dispositif ?

Je pense que la place des femmes dans le milieu culturel est importante et essentielle. Je côtoie beaucoup de femmes dans le secteur des arts visuels et je trouve qu'elles ont bien trouvé leur place même s'il reste du chemin à faire. J'ai l'impression que l'on fait de plus en plus confiance aux femmes et qu'elles ont leur mot à dire dans les arts visuels et contemporains, elles sont vraiment présentes contrairement au spectacle vivant où apparemment les inégalités sont peut-être plus marquées.

La différence que je constate se ressent plus au niveau des artistes femmes. On va trouver plus facilement des directrices, des administratrices ou des médiatrices que des artistes, qui ont plus de mal à être représentées par des galeries ou vendues sur le marché de l'art par exemple.

Mais ça change énormément car on fait des gros efforts pour faire un vrai rééquilibrage et avoir une égalité femmes/hommes dans les programmations.

Le développement des dispositifs comme Affranchies donne confiance pour s'imposer là où les hommes ont trop longtemps occupé la première place. Les réflexes changent.

- Nous sommes à un peu plus de la moitié du parcours pour la promotion de cette année, que retenir-vous des bénéficiaires de cette édition ?

Ce que je retiens c'est une vraie diversité dans les binômes, avec une superbe entente, on dirait qu'elles se sont vraiment rencontrées.

Je n'ai pas eu assez de temps avec elles malheureusement, mais j'ai beaucoup aimé quand elles sont venues au CCCOD et qu'on a échangé, j'ai découvert toute la profondeur qui me plaît dans ce dispositif. Je trouve vraiment que c'est un dispositif vivant, avec beaucoup d'authenticité, d'humanité et de confiance dans les relations créées. J'ai l'impression que ces relations vont durer, au-delà de cette année de travail.

De plus, on dirait vraiment qu'il y a plusieurs types d'objectifs. Soit très précis. Soit assez large, notamment pour les binômes d'arts visuels, avec une volonté de mise en confiance, de dialogue et de création d'un vrai réseau.

Par exemple, l'expérience au niveau international et le relationnel de Karine, montre comment c'est possible de tisser sa toile à plus large échelle à sa mentorée, plus jeune dans le domaine. Dans les arts visuels, on se sent souvent isolée, donc c'est très important d'apprendre à tisser son réseau.

Pour conclure, ce qui me touche le plus dans cette promotion, c'est cette diversité, cette humanité, ce caractère vivant et le fait de savoir que ça ira sûrement plus loin que cette année de travail.

ET SI ON PARLAIT DE VOUS..

**- Vous êtes aujourd'hui directrice du CCCOD (Centre de Création Contemporaine Olivier Debré) de Tours ?
Quelles sont les grandes étapes de votre parcours ?**

Je suis née au Canada et j'ai fait une première formation en droit à l'université de Montréal un peu par dépit car à la base je voulais faire une école d'architecte où je n'ai pas été accepté. Suite à ce refus, je ne savais pas trop quoi faire et mes parents m'ont fortement incité à faire du droit. J'étais très jeune, j'avais seulement 17 ans et comme je suis assez sérieuse et que je n'abandonne pas facilement, j'ai fait toutes mes études. Je suis allée jusqu'à l'école du barreau et j'ai été assermentée avocate à 23 ans. À ce moment, j'étais toujours assez convaincue que ce n'était pas ma place mais comme je n'avais pas d'autre formation, je me suis lancée là dedans... Je n'ai pas du tout été élevée dans un climat pro-féministe, je n'ai pris conscience que plus tard que le droit était un milieu extrêmement sexiste où on exigeait beaucoup plus de sacrifices de la part des femmes. Si je caricature, il y avait une sorte de hiérarchie des hommes avocats et des femmes en sous-main. J'étais jeune, c'était les années 90 et on parlait peu ou plus de féministe comparé aux années 70.. Je crois que je n'avais pas conscience de ce sexisme très présent.

Je voyais les femmes faire beaucoup d'heures supplémentaires, faire de gros sacrifices et ne pas avoir de vie... Quand j'ai eu 26 ans, je me suis dit « Non, stop ! Je ne peux pas continuer là dedans ». Je ne me voyais pas restée prisonnière de mon travail. C'est comme ça que j'ai arrêté à 26 ans, un peu sur un coup de tête. J'ai décidé de partir étudier l'histoire de l'art à Paris afin de retrouver ma liberté et aussi de m'affranchir de ma famille. J'ai vécu ces études comme un soulagement car c'était mon choix et je m'y suis vraiment fait plaisir. C'était pour moi, un soulagement, une nouvelle forme de liberté et d'ouverture.

À la base, mon objectif était de rentrer au Québec et de travailler dans les musées. Mais, j'ai décidé de rester en France et de faire une formation à l'École Nationale du Patrimoine (Institut National du Patrimoine aujourd'hui). Cette formation m'a vraiment permis d'avoir une vision plus concrète des choses et du fonctionnement de l'art en France. J'ai ensuite rencontré mon amoureux, qui est en encore mon amoureux aujourd'hui d'ailleurs *rire*. Cette rencontre m'a conforté dans mon désir de rester en France et d'y chercher du boulot. Nous sommes parti-es dans le sud et j'ai trouvé mon premier boulot à Marseille, au Conseil Régional où je m'occupais de l'art contemporain. J'étais plutôt du côté administration et c'était une très bonne expérience qui m'a permis de comprendre comment le milieu fonctionnait, comment il était soutenu par l'état et les collectivités. C'était vraiment mon premier jalon professionnel dans l'art en France. Après 5 ans, j'ai vraiment voulu me concentrer sur mon envie d'être dans les Centres d'Art, de mettre la main à la pâte dans les programmations, de rencontrer les artistes et de travailler avec eux. J'ai donc commencé par être directrice adjointe dans un Centre d'Art en Bourgogne, puis directrice d'un Centre d'Art à Marseille et ensuite, je suis arrivée ici, au CCCOD de Tours.

- En tant que femme dans le secteur des arts visuels, avez-vous déjà été confrontée à des formes de sexisme/misogynie ou des inégalités fortes entre femmes et hommes qui auraient influencées votre parcours ?

Moi, personnellement, je dirais que non. Je n'y ai pas été confrontée dans le domaine de l'art en France. Mais avec le recul, je peux dire que quand j'étais dans le domaine du droit au Canada, je l'ai vraiment senti. Dans les arts, je ne pense pas avoir fait les frais du sexisme, je n'ai pas eu l'impression de devoir me battre contre des hommes. J'ai dû me battre car ce domaine est difficile, il y a peu de postes et il faut toujours rester déterminé-e.

Par contre, je dirais plus qu'il y a des soucis d'égo ou des enjeux de pouvoir, autant chez les hommes que chez les femmes dans les arts. Mais je trace et je laisse ça de côté car, pour moi, ce n'est pas ça qui est important. Je pense que ce qui est important c'est d'être fidèle à ce qu'on pense, d'être intègre. C'est comme ça que j'ai réussi à me débrouiller.

Je suis vraiment consciente des inégalités dans toutes les sphères de la société et j'essaie d'accompagner les initiatives comme les Affranchies au quotidien car un rééquilibrage est essentiel.

Je pense que la question vraiment importante, c'est celle du « prendre soin », c'est quelque chose qui teinte tout mon travail, mon premier rôle en tant que directrice est de prendre soin de mon équipe. À partir de là, on injecte du plaisir dans le fait de travailler ensemble, on donne à chacun la possibilité de s'exprimer et de trouver sa place, d'avoir envie de venir travailler le matin.

Prendre soin, être à l'écoute, être vigilant, veiller à ce que l'équipe soit comme une symphonie travaillant en harmonie, c'est aussi ça qui permet de lutter contre les inégalités. C'est ce que j'essayais de dire avec les questions d'égo et de quête de pouvoir dans le domaine, c'est nocif et je déteste ça.

Alors que prendre soin, c'est savoir se mettre d'égal à égal.

**- Que pouvez-vous nous dire sur votre quotidien en tant que directrice du CCCOD ?
Comment voyez-vous votre travail ?**

Déjà, j'y trouve un énorme plaisir, c'est très varié, aucune journée ne se ressemble et j'aime beaucoup travailler en équipe ici. Je mène le bateau, mais je ne le fais pas seule, on dialogue en équipe et on aboutit à des résultats collectifs ensemble en associant nos forces. J'apprécie mon quotidien car comme je disais, il est varié. Il y a d'un côté, la présence au CCCOD : échanger avec les différents pôles, faire des réunions, développer les synergies. Et, d'un autre côté, il y a la découverte avec les déplacements, les expositions, la rencontre avec les artistes qui me permettent d'enrichir mes idées pour les réinjecter dans la programmation partagée avec l'équipe.

Je ne prends pas les décisions seule, nous échangeons nos idées et nous déterminons ensemble ce que nous souhaitons faire. J'ai souhaité amener ça en arrivant au CCCOD. On se donne des défis, on essaye de se réinventer et surtout, nous nous préoccupons vraiment du rôle que nous occupons dans la société.

- Pour terminer, quels sont vos projets pour la suite ?

À la fin de l'année 2023, ça fera 4 ans que je suis au CCCOD. J'ai mis en place un premier projet en arrivant, avec des axes de réflexion et une programmation artistique. On a ensuite traversé la période du Covid qui a été très perturbante. Mais aujourd'hui, avec l'équipe ça se passe bien, on a pris le pli de travailler ensemble, tous les ingrédients sont réunis pour bien continuer. J'ai donc envie de remettre en question le premier projet que j'ai écrit en arrivant et d'être plus en phase avec ce que les citoyens attendent d'un centre d'art. J'aimerais aller un peu plus questionner les attentes des visiteurs et mettre en place des dispositifs en ce sens, développer une sorte de démocratie participative. J'aimerais mieux préciser le projet, qu'on se remette en question et que les visiteurs sachent où ils arrivent, que l'on communique mieux sur nos actions et notre projet global. Je souhaiterais que le CCCOD soit plus visité et qu'il devienne vraiment un lieu de vie où les gens peuvent venir et être accueillis. J'aimerais répondre aux attentes, et que l'on continue de faire le lien entre les questions artistiques et les sujets de société.